

Un nombre effrayant de personnes des deux sexes, très honorables d'ailleurs et très congrues dans leurs spécialités professionnelles, mais sans la moindre notion de dessin ni de coloris, trouvent des loisirs pour se livrer, sur de malheureuses toiles qui ne peuvent s'en défendre, à des flux, à des averses, à des déluges d'outre-mer et de vermillon, de terre de sienne et de jaune de chrôme. Ce qui se commet ainsi chaque année de prétendus cavaliers arabes, de prétendues mauresques, de prétendus chameaux et de prétendus déserts suffirait à réchauffer pendant un hiver rigoureux le plus hyperboréen de nos départements. Les coupables poussent l'audace jusqu'à exposer leurs crimes sous les arceaux de la rue Bab-el-Oued, ceux qui ont plus soif de gloire que d'argent ajoutent la mention : « vendu ». Où sont les acheteurs ? Je demande qu'on me les montre, et, quand on me les aura montrés, je demanderai qu'on les soumette, pour éviter de plus grands malheurs, à l'examen d'une commission de médecins aliénistes. L'Algérie est la terre des merveilles, chacun sait ça, les fruits secs y mûrissent, les virginités perdues s'y retrouvent, les réputations ternies s'y nettoient, mais on n'a pas encore vu la peinture y pousser toute seule. Il faut, pour en faire de bonne, non seulement quelques études, mais encore quelques dispositions : un petit rien qui est tout et qui se loge rarement dans les crânes humains en forme de poire. Obsédé par le souvenir des déceptions et par le remords des félicitations menteuses, j'étais plein de méfiance, et, cette fois, j'avais tort. Dans un atelier immense, sous les caresses réglées d'une belle lumière, les peaux de bêtes mariaient leurs teintes fauves aux teintes vives des étoffes et des tapis d'Orient, aux blancheurs éteintes des vieux ivoires, à l'étincellement des cuivres, aux reflets polychrômes des faïences. Le long des murs : une douzaine de tableaux. Des Arabes, guerriers, chasseurs, flâneurs, drapés dans leurs burnous blancs, s'enlevant en pleine lumière, crûment, violemment, sur un fond de sable roux sans limite et sans ombre. Des intérieurs de maisons mauresques avec un fouillis de voûtes, d'ogives, de colonnettes, des fleurs éclatantes, des fontaines fraîches, des femmes peintes et constellées de bijoux comme des idoles indiennes, des négresses plantureuses vautrées sur des nattes, guenons en rupture de forêts s'engraissant dans la captivité des villes, des